



Recherches & Travaux

89 | 2016

Les voyages en Europe des écrivains polonais (XIX^e-XXI^e siècles)

Nomades post-modernes ou les post-voyageurs ? La conception du voyage dans la fiction polonaise au début du XXI^e siècle : Olga Tokarczuk, Andrzej Stasiuk, Joanna Bator

Post-modern Nomads or Post-Travellers? The Notion of Travel in Polish Novels of the Early 21st Century: Olga Tokarczuk, Andrzej Stasiuk, Joanna Bator

Kinga Siatkowska-Callebat



Édition électronique

URL : <http://recherchestravaux.revues.org/864>
ISSN : 1969-6434

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2016
Pagination : 131-144
ISBN : 978-2-84310-338-4
ISSN : 0151-1874

Référence électronique

Kinga Siatkowska-Callebat, « Nomades post-modernes ou les post-voyageurs ? La conception du voyage dans la fiction polonaise au début du XXI^e siècle : Olga Tokarczuk, Andrzej Stasiuk, Joanna Bator », *Recherches & Travaux* [En ligne], 89 | 2016, mis en ligne le 12 janvier 2017, consulté le 02 juin 2017. URL : <http://recherchestravaux.revues.org/864>

**Nomades post-modernes ou les post-
voyageurs? La conception du voyage dans
la fiction polonaise au début du XXI^e siècle :
Olga Tokarczuk, Andrzej Stasiuk,
Joanna Bator**

La tradition du voyage se généralise en Pologne à l'époque de la Renaissance. Cependant, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, le voyage est essentiellement réservé aux classes privilégiées. Ce sont les nobles qui voyagent, surtout les hommes, et, le plus souvent, des hommes jeunes¹. Il s'agit de voyages éducatifs ou de voyages d'artistes : le voyageur instruit (ou s'instruisant) éprouve un besoin irrépensible de partager son expérience avec les autres. C'est ainsi que naît le récit de voyage polonais. Mon propos, situé à l'autre extrémité de cette longue histoire, se focalisera sur trois auteurs pour qui le voyage représente une expérience humaine très particulière, en choisissant pour chacun d'eux un seul récit : *Les Pérégrins* [*Bieguni*, 2007] d'Olga Tokarczuk, *Wyspa łza* [*L'Île Larme*, 2015] de Joanna Bator et *Wschód* [*Orient*, 2014] d'Andrzej Stasiuk². On ne trouve aucun de ces livres sur les rayons des bibliothèques consacrés aux récits de voyage. Cependant, les rapports qu'entretiennent ces auteurs avec la

1. A. Mączak, *Peregrynacje, wojaże, turystyka* [*Pérégrinations, voyages, tourisme*], Varsovie, Książka i wiedza, 1984, p. 175, citation d'après M. Czermińska, « Podróż jako budowanie tożsamości. Rekonstrukcja narracji niekompletnych » [Le Voyage en tant que construction de l'identité. Reconstruction de narrations incomplètes], dans W. Bolecki, R. Nycz (dir.), *Narracja i tożsamość* (II). *Antropologiczne problemy literatury* [*Narration et identité* (II). *Problèmes anthropologiques de la littérature*], vol. 8, Éditions IBL, Varsovie, 2004, p. 130.

2. Seul le premier livre a été traduit en français à ce jour : *Les Pérégrins*, trad. G. Erhard, Montricher, Noir sur Blanc, 2010. Toutes les autres citations sont traduites par K. Callebat.

tradition du genre me semblent primordiaux pour comprendre la conception du voyage au XXI^e siècle en Pologne³.

Après les XIX^e et XX^e siècles qui ont été marqués, en Pologne, par l'écriture de l'émigration et des « voyages » forcés, ainsi que par une certaine privation de la liberté de déplacement, la nouvelle réalité politique, l'ouverture des frontières depuis 1989, coïncide avec des changements politiques et sociologiques sans précédent dans le monde entier. La globalisation implique de nouveaux modes de vie : des mouvements incessants, des pérégrinations et un nomadisme moderne remplacent la sédentarité. Il semblerait que les notions mêmes, inhérentes au voyage, comme la route, le temps et le lieu, aient subi une érosion particulière. Le monde est à portée de presque tous. Les taches blanches, qui autrefois représentaient des zones inexplorées, sont remplacées aujourd'hui par les taches blanches des lieux déjà vus par des foules entières, décrits, piétinés, au point qu'il n'y reste plus rien à voir. Stasiuk l'exprime ainsi :

Les regards lissent les choses et les paysages. La destruction et la désagrégation arriveront de ce côté-ci justement. Telle une carte, le monde s'usera et sera éliminé par l'excès de regards⁴.

Le voyage se démocratise, et devient, au-delà de son rôle touristique, l'image d'une posture philosophique.

Avant de passer à l'analyse de nos trois auteurs, il serait intéressant de voir comment la pensée sociologique du début du XXI^e siècle s'empare de l'idée du voyage. J'ai choisi pour cela la réflexion de Zygmunt Bauman qui, dans son livre *Ponowoczesność jako źródło cierpień* [*Post-modernité comme source du malaise*], et plus précisément dans le chapitre « Touristes et vagabonds ou héros et victimes de la post-modernité », définit ainsi la condition moderne :

3. M. Karalus fait un état des lieux de la littérature polonaise consacrée au voyage et remarque une véritable explosion des récits de voyage après 1989, *Podróż ograbiona. Polska literatura podróżnicza po 1989 roku* [*Le Voyage dévalisé. La littérature de voyage polonaise après 1989*], thèse de doctorat soutenue à l'université de Silésie, Katowice 2013, sous la direction de K. Kłosiński, disponible sur <<http://www.sbc.org.pl/Content/126651/doktorat3500.pdf>> [consulté en février 2016].

4. A. Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, trad. M. Maliszewska, Paris, Christian Bourgois, 2007, p. 22-23 ; « *Spojrzenia wygładzają rzeczy i krajobrazy. Zniszczenie i rozpad nadejdą z tej właśnie strony. Świat zużyje się i wytrze jak stara mapa od nadmiaru spojrzeń.* » (*Jadąc do Babadag*, Wolowicz, Éditions Czarne, 2004, p. 19.)

5. Le titre original du livre de Z. Bauman : *Ponowoczesność jako źródło cierpień* [*La Post-modernité comme source de malaise*], fait référence à l'ouvrage de S. Freud, *Malaise dans la civilisation* (1926, en allemand *Das Unbehagen in der Kultur*), traduit en polonais par *Kultura jako źródło cierpień* [*La culture comme source de malaise*] et constitue d'une certaine façon le prolongement de la réflexion freudienne. Écrit par le chercheur en anglais et en polonais, il n'a pas été traduit en français. Les citations sont traduites par K. Callebat.

La modernité c'est l'impossible immobilité. Être moderne équivaut à être sans arrêt en mouvement. La mobilité n'est une question de choix, comme ne l'est pas la modernité elle-même⁶.

Le voyage acquiert pour ce sociologue une dimension symbolique, la maison n'est qu'un lieu où l'on arrive avec le sentiment d'un départ imminent⁷. Bauman développe sa réflexion en se fondant sur deux figures du voyageur : le touriste et le vagabond. Pour lui, l'identité contemporaine n'est jamais stable, acquise une fois pour toutes, elle est, tout comme la société, changeante ou, pour reprendre le terme clef de sa réflexion, « liquide ». La figure du touriste incarne la tendance à ne faire de l'identité « qu'un vêtement et non la peau », facile à enlever, dès que cela s'avère nécessaire ou plaisant (Z. Bauman, *Ponowoczesność jako źródło cierpień*, ouvr. cité, p. 156). Le touriste n'appartient à aucun des endroits où il passe, il est comme « à l'intérieur d'une bulle, translucide mais à porosité sélective⁸ » (*ibid.*, p. 156), abrité et tranquille, en dehors des endroits qu'il visite. Ses mouvements ne sont jamais planifiés, il part pour être *en route* et non pour être quelque part, et c'est en cela qu'il diffère sensiblement de ses prédécesseurs, les pèlerins : les endroits où il s'arrête ne sont pas les étapes d'un voyage qui tend vers un but, car il n'y a pas de but. Toute la logique de son voyage n'est due qu'au hasard, et chaque fragment, chaque rencontre, constituent un épisode « sémantiquement autonome » (*ibid.*, p. 159). Ses contacts avec les autochtones sont « épidermiques » et tout aussi hasardeux que le voyage lui-même, et si ses racines poussent par endroits, elles ne descendent jamais bien loin sous la surface. Le touriste voyage car il n'aime pas rester à la maison, le vaste monde est bien plus attractif et l'accueille volontiers, il est libre dans ses choix, bien qu'il réponde à un impératif de mobilité, imposé par le monde qui l'entoure. Il en est toutefois une émanation positive.

Le vagabond, lui, incarne son pendant négatif :

Ces voyageurs-là ne sont pas des touristes, même si – tout comme les touristes – ils passent leur vie en voyage. Ce sont des vagabonds. Des lunes noires qui scintillent en reflétant les lumières d'éclatants soleils. Des mutants de l'évolution

6. « *Nowoczesność to tyle, co niemożność trwania w bezruchu. Być nowoczesnym to tyle, co być bez ustanku 'na chodzie'.* Ruch nie jest bynajmniej sprawą wyboru, jak nie jest nią nowoczesność sama. » (Z. Bauman, *Ponowoczesność jako źródło cierpień*, ouvr. cité, p. 124.)

7. « *La maison [... est] un lieu où l'on arrive et où chaque arrivée est porteuse d'un départ.* » | « *Dom [... to] takie miejsce, do którego się przybywa, i w którym nadto każde przybycie brzemiennie jest odejściem* » (*ibid.*, p. 125).

8. « *Turysta znajduje się jakby wewnątrz pęcherzyka – przezroczystego wprawdzie, ale o ściśle wybiórczej przenikliwości.* » (*Ibid.*, p. 158.)

post-moderne, des répliques boiteuses et infirmes d'un genre nouveau, adapté aux exigences du nouveau monde post-moderne⁹. »

Le vagabond voyage car il n'a pas d'autre choix et il n'est pas le bienvenu là où il arrive. Il part, non parce qu'il a déjà épuisé tous les plaisirs d'un endroit, mais parce qu'il ne peut plus y rester, ayant perdu un emploi précaire ou un port d'attache familial.

Bauman traite ces deux figures de manière métaphorique : touriste et vagabond représentent deux pôles de l'être-au-monde, alors que les destins des hommes post-modernes se situent quelque part entre ces extrêmes.

Voici un bref résumé du chapitre « Des touristes et des vagabonds ou des héros et des victimes des temps post-modernes » du livre de Bauman. Comment Tokarczuk, Stasiuk et Bator mènent-ils leur propre réflexion sur le sens du voyage¹⁰ ? En particulier, quelle réflexion développent-ils sur l'impératif du mouvement, sur son but, sur une temporalité complexe, et sur les traces que laissent leurs déplacements ?

Impératif du voyage

Balance-toi, remue-toi ! Bouge ! Il n'y a que comme ça que tu pourras lui échapper. Celui qui dirige le monde n'a pas de pouvoir sur le mouvement. Il sait que notre corps en mouvement est sacré. Tu ne lui échappes que quand tu bouges. Il n'a de pouvoir que sur ce qui est immobile et pétrifié, sur ce qui est passif et inerte¹¹.

Les Pérégrins d'Olga Tokarczuk, dont sont tirées les lignes ci-dessus, contient une somme de réflexions sur le voyage. L'écrivaine, dès sa première publication – *Le Voyage des gens du Livre* [*Podróż ludzi Księgi*, 1994] – et jusqu'à la plus récente, au titre baroque occupant toute la couverture – *Les livres de Jacob ou le Grand voyage* [*Księgi Jakubowe albo Wielka podróż*, 2014] – place le voyage

9. « *Tacy wędrowcy nie są turystami, choć – jak turystom – życie upływa im w drodze. Są włóczęgami. Ciemnymi księżycami, migoczącymi odbitym światłem jaskrawych słońc. Mutantami ponowoczesnej ewolucji, koślawymi i ułomnymi replikami nowego gatunkowego typu dostosowanego do wymogów nowego, ponowoczesnego świata.* » (*Ibid.*, p. 162.)

10. Une influence directe de la pensée baumanienne sur l'écriture des trois écrivains choisis n'est pas l'objet de ma recherche, bien que la proximité de certains passages (notamment dans l'œuvre de O. Tokarczuk) pencherait en faveur de cette influence.

11. *Les Pérégrins*, ouvr. cité, p. 247 ; « *Kiwaj się, ruszaj się, ruszaj. Tylko tak mu umkniesz. Ten, kto rządzi światem, nie ma władzy nad ruchem i wie, że nasze ciało w ruchu jest święte, tylko wtedy mu uciekasz, kiedy się poruszasz. On zaś sprawuje rządy nad tym, co nieruchome i zmartwiałe, nad tym, co bezwolne i bezwładne.* » (*Bieguni*, ouvr. cité, p. 291.)

au centre de son écriture¹². Dans les *Pérégrins*, Tokarczuk présente le monde des voyageurs du XXI^e siècle en décrivant toutes sortes de voyageurs : touristes, cadres des grandes multinationales, chercheurs, écrivains, personnages à la recherche de leurs origines ou des traces de leurs amours disparues, activistes de tous genres, marins répondant à l'appel du large... Les raisons pour lesquelles ils voyagent sont si multiples et tellement invraisemblables qu'elles ressemblent le plus souvent à un prétexte au mouvement.

Cette immobilité impossible n'est pourtant pas propre au monde moderne. Tokarczuk évoque la secte de vieux-croyants, éponyme de l'original polonais [*Bieguni*], également appelée *stranniki* [les errants] ou *bégouny* [les fuyants]¹³. Les fuyants croient que le seul moyen de se préserver de l'Antéchrist réside dans l'abandon de tout attachement et une errance sans but et sans fin. Tokarczuk, compare la tendance actuelle au mouvement incessant, dont parle Bauman, à une croyance bien ancienne, car il s'agit d'une secte active surtout entre les XVII^e et XIX^e siècles en Russie et sur les territoires polonais sous domination russe ; mais elle place au centre même de ce roman hétéroclite, construit d'une multitude de récits indépendants, l'histoire d'Anouchka, une jeune femme vivant au XXI^e siècle, qui fuit sa vie auprès d'un fils handicapé et d'un mari enfermé dans son mutisme, pour s'installer dans le mouvement de balancier du métro moscovite, passant d'un terminus à l'autre, tout au long des journées, suivant les conseils d'une sans-abri, membre de la secte des fuyants.

C'est donc pour ne pas donner prise au Mal que les fuyants post-modernes de Tokarczuk poursuivent leurs pérégrinations ? Toujours est-il que l'immobilité est perçue comme source de souffrance. Nous l'apprenons dès les premières pages du livre :

La chose la plus poignante est cette immobilité épaisse, nettement perceptible [car] ce qui est en mouvement [...] sera toujours meilleur que ce qui est immobile, et que le changement sera toujours quelque chose de plus noble que l'invariance ; car ce qui stagne est voué inévitablement à la dégénérescence, à la décomposition

12. S. Iwasiów, « Celem mojej pielgrzymki jest zawsze inny pielgrzym. Podróż w prozie Olgi Tokarczuk » [Le but de mon pèlerinage est toujours un autre pèlerin. Le voyage dans la prose d'Olga Tokarczuk], disponible sur <http://faza.univ.rzeszow.pl/teksty_naukowe/Slawomir-Iwasiow-Podroze-Olgi-Tokarczuk.pdf> [consulté en octobre 2015].

13. Voir M. Niqueux, « Dostoïevski, les sectes russes et les vieux-croyants », dans M.-A. Albert (dir.), *Diagonales dostoïevskiennes. Mélanges en l'honneur de Jacques Catteau*, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 2002, p. 149-160, « Vieux-croyants et sectes russes du XVII^e siècle à nos jours », *Revue des études slaves*, vol. LXIX, n° 1-2, 1997 ; K. Siatkowska-Callebat, « Religion et identité dans la prose polonaise au début du XXI^e siècle », dans M. Masłowski (dir.), *Religion et identité en Europe centrale*, Paris, Belin, 2012, p. 99-111.

et, en fin de compte, au néant, alors que ce qui évolue saura durer, et même éternellement¹⁴.

L'immobilité devient synonyme d'enfermement, provoquant claustrophobie et angoisse.

Joanna Bator, dont l'écriture diffère sensiblement de celle de Tokarczuk, est auteur de récits de voyages consacrés au Japon¹⁵ et romancière. À mi-chemin entre autobiographie et roman fantastique, *L'Île Larme*, montre également que rester immobile n'est plus possible pour l'homme d'aujourd'hui¹⁶. La narratrice (Joanna Bator?) sombre dans une dépression qu'elle lie rapidement à l'absence de mouvement. Elle décrit son état d'âme grâce à la poignante image de la halte non voulue, d'un voyage avorté :

Je suis arrivée dans une zone grise et sans vent, où dans les eaux mortes des bateaux restent à l'arrêt, les voiles ballantes, et les marins, désœuvrés, fixent bêtement les abysses ou vomissent par-dessus bord¹⁷.

Les pensées suicidaires l'assaillent, elle a « des pierres plein les poches », et le voyage lui apparaît comme l'unique solution. Il est au départ imprécis, plus métaphorique que réel, mais peu à peu une envie irrésistible l'envahit. Et une fois lancée sur la route, elle sait comme « tout voyageur qui a pris la route pour tromper son ombre » qu'« il n'y a pas de retour. L'arrêt signifie la mort », et son jumeau de ténèbres, marqué du sceau de la mélancolie et du merveilleux, ne la quittera plus¹⁸.

Andrzej Stasiuk, ce routard incurable, est l'exemple même de la tendance actuelle qui remplace le voyage-dans-la vie (une expérience particulière qui s'inscrit dans une vie sédentaire stable) par la vie-dans-le-voyage, nommée « voyagevie » [*Podróżycie*] par Joanna Bator¹⁹. Toute l'œuvre de l'auteur d'*Orient*

14. *Les Pèlerins*, ouvr. cité, p. 7 et 10; « *Najbardziej dotkliwy jest bezruch : gesty, widzialny [ponieważ] zawsze lepsze będzie to, co jest w ruchu, niż to, co w spoczynku [...] znieruchomiałe musi ulec rozpadowi, degeneracji i obrócić się w perzynę, ruchome zaś będzie trwało nawet wiecznie* » (*Bieguni*, ouvr. cité, p. 5 et 8.)

15. *Japoński wachlarz [L'Éventail japonais]*, Éditions Twój Styl, Varsovie, 2004; *Japoński wachlarz. Powroty [L'Éventail japonais. Les retours]*, Éditions WAB, Varsovie, 2013; *Rekin z parku Yoyogi [Le Requin du parc Yoyoga]*, Éditions WAB, Varsovie, 2014.

16. Bauman dit à ce propos : « Le mouvement n'est pas du tout une question de choix, de même qu'on ne choisit pas la modernité même. », « *Ruch nie jest bynajmniej sprawą wyboru, jak nie jest nią nowoczesność sama.* » (Z. Bauman, *Ponowoczesność jako źródło cierpień*, ouvr. cité, p. 124.)

17. « *Dotarłam [...] do sfery szarej i bezwietrznej, gdzie na martwych wodach stoją statki z oklapłymi żaglami, a marynarze pozbawieni zajęcia tępo patrzą w odmęty albo rzygają przez burzę.* » (*Wyspa łza [L'Île Larme]*, Éditions Znak, Cracovie, 2015, p. 12.)

18. « L'arrêt signifie la mort », « *Postój oznacza śmierć* » (*ibid.*, p. 94).

19. C'est le titre du chapitre qui clôt son livre (*ibid.*, p. 267).

témoigne de l'impératif de se mouvoir : d'abord « D'un mur à l'autre. D'un mur à l'autre. De la fenêtre à la porte. De la porte à la fenêtre. D'un mur à l'autre²⁰... », lorsqu'il conte son expérience carcérale dans les *Murs d'Hébron* (1992). Puis ses déplacements prennent de l'ampleur : Dukla, Babadag, Pogradec, Allemagne, Sibérie, Chine...²¹; les publications se succèdent et le récit de voyage continue. Il n'est plus possible de vivre autrement. Chaque retour à la maison n'est qu'une pause pour préparer le voyage suivant. À ce titre, l'opposition entre le monde de la mère du narrateur, à qui il rend visite, toujours en passant, et celui du routard, est très significative :

Nous bavardons ainsi lorsque j'arrive chez elle, comme toujours en passant, faisant escale, je me blottis, en suspendant mon vol, et je la regarde piétiner entre ses petites casseroles et ses poêles, où elle mijote la même chose depuis des années [...]²².

Nos trois écrivains semblent en effet refléter la posture du touriste baumarien : traduit l'impossibilité pour l'homme post-moderne de rester en place. Seulement pour eux, ce voyage devient concret et non seulement métaphorique. Est-il pour autant une errance sans but et sans plan ?

Le but du voyage (rapport au lieu et au temps)

Difficile en effet de trouver une destination précise, au sens géographique du terme, à nos trois écrivains-voyageurs. Stasiuk ne peut plus prendre la route et « brûler de l'essence » où bon lui semble²³, lorsqu'il part vers les zones désertiques de la Sibérie ou dans les villes chinoises. Mais il doit forcément définir une feuille de route, avec une destination finale qui serait le point d'orgue de son voyage. Pourtant ce but apparaît difficilement : son écriture sinueuse fait fi de nos connaissances géographiques, mélangeant les plaines à l'est de l'Oural

20. « *Od ściany do ściany. Od ściany do ściany. Od okna do drzwi. Od drzwi do okna. Od ściany do ściany [...]* » (A. Stasiuk, *Mury Hebronu* [*Les Murs d'Hébron*], Varsovie, Wydawnictwo Głodnych Duchów, 1992, p. 7.)

21. Il s'agit respectivement de *Dukla* (1997), *Sur la route de Babadag* [*Jadąc do Babadag*, 2004], *Fado* (2006), *Mon Allemagne* [*Dojczland*, 2007], *Dziennik pisany później* [*Le Journal écrit après*, 2010], *Wschód* [*Orient*, 2014] – les dates correspondent aux éditions polonaises.

22. « *Tak sobie rozmawiamy, gdy wpadam kolejny raz w drodze, w przesiadce, przykucam w przelocie i patrzę na to jej dreptanie przy kuchni z garnczkami i patelnikami, w których pichci od lat to samo [...]* » (A. Stasiuk, *Wschód*, Wołowiec, Éditions Czarne, 2014, p. 56.)

23. Lors de la rencontre avec ses lecteurs à Biblioteka Śląska, Andrzej Stasiuk dit au sujet de son livre *Sur la route de Babadag*, récompensé en 2005 par le prestigieux prix Nike, qu'il ne décrit qu'une manière de brûler de l'essence. Voir W. Śmieja, « Literackie podróże współczesności » [Les voyages littéraires de la modernité], dans *Tygodnik Przegląd*, 9 août 2009, <<http://www.tygodnikprzeglad.pl/literackie-podroze-wspolczesnosci/>> [consulté en février 2016].

et Tomaszów Lubelski, et lorsqu'il arrive au bout de la route, elle semble se replier sur elle-même et revenir au point de départ :

Au début tu as l'impression que la géographie se fout de toi. On fait six ou sept mille kilomètres de vol, autant que pour aller en Inde ou au Congo, et à la fin tu retrouves une sorte de Węgrów hypertrophié ou de Siemiatycze que l'on a gonflé²⁴.

Pourtant ce sont ces lieux, où il n'y a rien, qui intéressent l'auteur d'*Orient* avant tout. Il fuit les attractions touristiques, les lieux de mémoire²⁵, ne veut voir

Aucun monument, aucun vestige, pour ne pas regarder et pour ne pas réfléchir. Aucune Boukhara, aucune Samarkand, aucun sens, seule une vie nue dans cet air dilué. C'est cela qui importe. La précision de l'existence. [Il] veu[t] regarder la rouille post-industrielle et voir le sable qui en ressort²⁶.

Les destinations de Tokarczuk, à quelques rares exceptions, ne sont pas connues, car ce n'est pas le fait d'arriver dans un lieu qui importe, mais plutôt de se trouver dans des *non-lieux*, au sens que donne à ce terme Marc Augé²⁷, ces espaces publics où l'on reste anonyme : hôtels, aéroports, gares, rames de métro, trains et avions... Le voyage est l'occasion de disparaître : « [...] ne connaître personne et [...] n'être connu par personne. S'échapper un instant de sa propre vie et y revenir en toute sécurité²⁸. » Parfois, on entend dans les propos de Tokarczuk un écho perceptible de la pensée baumanienne :

Quand je suis en voyage, je disparaiss des cartes. Personne ne sait où je suis. [...] Je pense qu'il y a beaucoup de personnes comme moi. Des personnes disparues,

24. « *Na początku to jest takie uczucie, jakby geografia robiła sobie z ciebie jaja. Leci się jakieś sześć czy siedem tysięcy kilometrów, czyli tyle, ile do Indii albo do Kongo, i na końcu jest coś w rodzaju hipertroficznego Węgrowa albo rozdętych Siemiatycz.* » (Wschód, ouvr. cité, p. 118.)

25. Je prends ce terme dans le sens que lui ont donné les travaux de P. Nora. Stasiuk précise plus d'une fois dans son livre que les traces de l'Histoire qu'il pourrait croiser sur sa route lui font horreur : « Cette ville a été construite par les immigrés forcés polonais au XIX^e siècle : les magasins, les hôtels, les restaurants, etc. Je m'en foutais royalement. J'avais la chair de poule à l'idée de croiser un immigré forcé. », « *To miasto budowali polscy zesańcy w XIX wieku : sklepy, hotele, restauracje i tak dalej. Kompletnie mnie to nie obchodziło. Skóra mi cierpła na myśl, że spotkam jakiegoś zesańca.* » (Wschód, ouvr. cité, p. 119.)

26. « *Żadnych zabytków, żadnych starożytności, żeby nie oglądać i się nie zastanawiać. Żadnej Buchary, żadnej Samarkandy, żadnego sensu, tylko gołe życie w tym rozrzedzonym powietrzu. O to mi chodziło. O wyrazistość bytu. Żeby patrzeć na postimperialną rdzę i na to, jak z tej rdzy wysypuje się piasek.* » (Ibid., p. 194.)

27. « Si un lieu peut se définir comme identitaire, relationnel et historique, un espace qui ne peut se définir ni comme identitaire, ni comme relationnel, ni comme historique définira un non-lieu. » (M. Augé, *Non-lieux, introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992, p. 100.)

28. *Les Pérégrins*, ouvr. cité, p. 62 (la traduction publiée a été légèrement modifiée pour les besoins de la citation) ; « *Nie znać nikogo i nie być przez nikogo rozpoznany. Wyjść z własnego życia, a potem bezpiecznie wrócić.* » (Bieguni, ouvr. cité, p. 72.)

absentes. [...] La mobilité, la variabilité, le caractère illusoire de ce qu'il entreprend, voilà ce qui caractérise l'homme civilisé. Les barbares ne voyagent pas, ils ne font que cheminer d'un point vers un autre, pour un objet précis ou pour lancer une invasion²⁹.

Pour Bator le voyage est aussi une fuite et une disparition, avec un rapport au temps et à l'espace très particulier. Sa narratrice joue le rôle d'une touriste parfaite (avec un appareil photo en guise d'accessoire théâtral), alors que Stasiuk, au contraire, tremble à l'idée qu'il pourrait être associé à des touristes occidentaux, parcourant le désert dans leurs 4 × 4 imposants. Elle s'imagine que dans un « non-lieu », où personne ne la connaît, elle peut devenir quelqu'un d'autre :

Je me berçais de l'illusion que sur cette île d'émeraude, j'arriverais à tisser l'agréable récit d'une flâneuse intercontinentale qui – oh ! – mange, prie et aime, car pourquoi ne pas reconforter son propre cœur, et ceux des autres, avec une once d'exotisme bien assaisonné. [...] Le fantasme de la mascarade se nourrit du voyage et permet d'imaginer qu'il est possible de se trouver dans un état d'âme et du corps tout à fait nouveau, dans un lieu où personne ne te connaît³⁰.

Elle aussi, comme Stasiuk, délaisse les hauts lieux touristiques, et lors de la visite de l'un d'eux, elle ne retient que ses pieds brûlés et les chaussettes des touristes russes, bien mieux équipés qu'elle.

En ce sens aucun de nos trois écrivains n'est un touriste au sens courant du terme, tous arborent plutôt une posture d'anti-touriste³¹. Ils s'enracinent en surface, et dès qu'ils ont le sentiment d'être chez soi, ils doivent reprendre la route :

Mes voyages sont intensifs et non extensifs – dit Bator – et n'ont jamais ressemblé à des déplacements d'un endroit à un autre, plutôt à un enracinement léger et provisoire, durant une ou deux années, dans une ville que je quittais toujours, précisément dès qu'elle commençait à ressembler à une maison [...] j'essaie de faire mon nid, de m'inscrire dans de nouvelles langues, de nouveaux goûts, odeurs et narrations³².

29. *Ibid.*, p. 60-61 (la traduction publiée a été légèrement modifiée) ; « *Kiedy wyruszam w podróż, znikam z map. Nikt nie wie, gdzie jestem. [...] Myślę, że takich jak ja jest wielu. Zanikniętych, nieobecnych. [...] Płynność, mobilność, iluzoryczność – to właśnie znaczy być cywilizowanym. Barbarzyńcy nie podróżują, oni po prostu idą do celu albo dokonują najazdów.* » (*Bieguni*, p. 60 et 61.)

30. *Wyspa Łza*, ouvr. cité, p. 167 ; « *Przyznaję, tudziłam się odrobinę, że uda mi się na wyspie szmaragdowej utkać przyjemną opowieść międzykontynentalnej flaneurki, która, ach, je, modli się i kocha, bo dla czegoż by nie pokrzepić serca własnego i cudzych serc odrobiną dobrze przyprawionej egzotyki. [...] Fantazmat maskarady karmi się podróżą i pozwala wyobrazić sobie, że można znaleźć się w jakimś miejscu w zupełnie nowym stanie ducha i ciała, w którym nikt mnie nie zna.* »

31. Ce terme revient souvent dans les ouvrages et articles consacrés à l'œuvre d'A. Stasiuk. Il est utilisé par W. Śmieja dans l'article cité ci-dessus.

32. « *Moje podróże są intensywne, a nie ekstensywne i nigdy nie polegały na ciągłym przemieszczaniu się z miejsca na miejsce, lecz raczej na delikatnym i nietrwałym wrastaniu przez rok czy dwa w*

Les contacts de nos auteurs-voyageurs avec les autochtones ont bien ce caractère « épidermiques » dont parle le sociologue ; même si l'observation de l'Autre – comme chez Stasiuk ou chez Bator – peut être très intense, épiphanique presque, ce sont toujours des inconnus observés de loin et dont l'image renferme un mystère.

Le regard extérieur, propre aux voyageurs, les conduit à une réflexion sur le temps. Leurs constats diffèrent mais ils s'accordent sur un point : le voyage influe sur la perception temporelle. Chez Bator, qui se glisse dans une brèche, sous la surface du temps, nous sommes face à l'illusion d'un temps qui s'arrête ou accélère démesurément, un temps qui passe ailleurs, alors que la narratrice, bien au chaud dans sa « niche temporelle », échappe à sa progression, avec le sentiment illusoire que seul le temps de ceux qu'elle croise évolue :

Je me suis imaginé la niche dans le temps comme une sorte de poche de maman kangourou, où l'on peut se cacher et s'immobiliser, tout en filant à toute allure à travers les prairies³³.

Peut-être que lorsque je retournerai dans quelques semaines en Europe [...], je vais m'apercevoir que, loin de l'Île Larme, des décennies se sont écoulées, et c'est seulement alors que je verrai mes cheveux blancs et des taches sombres de la décomposition couvrant mes mains comme les peaux de bananes³⁴.

Chez Tokarczuk, le temps des voyages post-modernes perd la linéarité propre à celui des commis-voyageurs d'antan, devenant une grande masse temporelle de tous les voyageurs, alors que Stasiuk fait l'expérience du voyage-anamnèse, inventant ainsi les machines à remonter le temps. Son voyage en Russie n'est qu'une quête de ses souvenirs d'enfance, passée à l'ombre de l'URSS, alors que le déplacement en Chine est la recherche de l'ancien « grand feu » (communiste) qui lui rappelle celui qu'il a connu enfant :

C'était comme si nous regardions un incendie quelque part à l'horizon. Comme si nous avions été éclairés par une lueur lointaine. Loin des événements, dans la pénombre. C'est pour cela que je viens ici, pour voir les traces du feu authentique, pour chercher les sinistres causés par l'incendie³⁵.

jakieś miasto, które zawsze opuszczam dokładnie wtedy, kiedy zaczyna nabierać cech domu [...] próbuję się umeścić, wpasować w nowe języki, smaki, zapachy i narracje. » (Wyspa Łza, ouvr. cité, p. 240.)

33. « Wyobraziłam sobie niszę w czasie jako coś w rodzaju kieszeni kangurzyca, w której można skryć się i znieuchomić, jednocześnie pędząc przez prerię. » (Ibid, p. 12.)

34. « Być może, kiedy wrócę po kilku tygodniach do Europy [...] okaże się, że poza Wyspą Łzą minęły dekady, i dopiero wtedy zobaczę swoje siwe włosy, ciemne plamki rozkładu pokrywające dłonie jak skórki bananów. » (Ibid. p. 198.)

35. « To było tak, jakbyśmy oglądali pożar gdzieś na widnokręgu. Jakbyśmy żyli oświetleni daleką tuną. Z dala od zdarzeń, w półmroku. Dlatego jeżdżę tutaj, by oglądać ślady prawdziwego ognia, by szukać pogorzeliisk. » (Wschód, ouvr. cité, p. 219.)

Bauman, lui aussi, parle de la *détemporalisation de l'espace social*, d'une rupture avec le temps d'antan, ancré dans un espace stable et domestiqué, en corrélation étroite avec la disparition d'une route dirigée vers un but³⁶. Selon lui, le temps linéaire du pèlerin n'est plus possible, les lieux saints, changeant sans cesse, empêchent ce temps de s'écouler³⁷. Son constat semble cependant n'être pas tout à fait le même que le but du voyage fixé par nos trois écrivains. Ils essayent, certes, d'échapper au temps (présent) et à l'espace (familier), mais leurs voyages représentent bien autre chose encore que le déracinement identitaire de l'homme post-moderne et la remise en cause de la stabilité spatio-temporelle.

Voyager sur les traces, traces du voyage

Le but de mon pèlerinage est toujours la rencontre d'un autre pèlerin³⁸.

Olga Tokarczuk forge dans son roman cette belle formule, devenue depuis la parution du livre un véritable lieu commun. Prenons-le toutefois dans le sens d'une rencontre imaginaire. En effet, l'époque des explorations est depuis longtemps révolue, chaque voyage, même le plus exotique, devient un voyage sur les traces. Le voyageur, privé du plaisir de découvrir ce qui est différent et inconnu, ne fait que superposer ce qu'il voit avec l'image qu'il a emportée avec lui, en vivant constamment une impression de *déjà-vu*. Cependant, pour nos voyageurs-écrivains du XXI^e siècle, l'image qu'ils emportent avec eux est avant tout littéraire. Stasiuk, lorsqu'il voyage en Orient, évoque ses lectures et ses films d'enfance mais aussi *L'Histoire secrète des Mongols* de Platonov, et bien d'autres textes. C'est le voyage de Joanna Bator qui est le plus marqué par la rencontre avec un autre « écrivain-pèlerin ». L'idée même du voyage dans les tropiques lui vient lorsqu'elle trouve le cadavre d'un perroquet bigarré qui gît sur la neige immaculée de Varsovie. Pour elle, lectrice de littérature polonaise, le symbole n'est que trop lisible : le perroquet ressemble à un « fugitif

36. Z. Bauman, *Ponowoczesność jako źródło cierpienia*, ouvr. cité, p. 151.

37. « Comment peut-on planifier sa vie comme un pèlerinage jusqu'à un but, si les lieux sacrés n'ont pas d'adresse fixe et errent eux-mêmes à travers le monde, si on alterne leurs profanations et leurs sanctifications mais dans un temps bien plus bref que la durée du pèlerinage ? », « *Jak można planować swe życie jako pielgrzymkę do celu, jeśli święte przybytki nie mają stałego adresu, jeśli same się po świecie miotają, jeśli profanuje się je i poświęca na przemian, ale zawsze w czasie nieporównanie krótszym, niż wymagałaby pielgrzymka?* » (*Ibid.*, p. 154.)

38. *Les Pérégrins*, ouvr. cité, p. 25 ; « *Celem mojej pielgrzymki jest zawsze inny pielgrzym.* » (*Biegumi*, ouvr. cité, p. 25.) La traductrice a rendu le terme *pielgrzym* (pèlerin) par « pérégrin », le terme qui lui sert également à traduire *biegun* (le fuyant), voir n. 15.

des *Boutiques de cannelle*», un rescapé du monde magique de Bruno Schulz³⁹. De Schulz à Witkacy il n'y a qu'un pas, et la narratrice décide de partir pour revivre le périple de Stanisław Ignacy Witkiewicz à Ceylan, l'île « qui descend de l'Inde comme une goutte figée d'émeraude, pour persécuter de nouvelles générations d'artistes qui veulent goûter aux tropiques, sans défense avec leurs plumes, leurs pinceaux et leurs tiroirs⁴⁰... ». Cette thématique pourrait, à elle seule, donner lieu à une étude approfondie. Signalons seulement que Bator suit, étape par étape, les déplacements de Stanisław Ignacy Witkiewicz, le célèbre dramaturge, romancier, peintre et philosophe (1885-1939). Elle cherche les traces de sa présence dans les lieux qui, pour la plupart, n'ont plus rien à voir avec ce qu'ils étaient un siècle auparavant. Elle imagine les événements qui ont conduit l'auteur de la *Folie tropicale* – Bator lui emprunte ce titre pour l'un de ses chapitres – à laisser la lettre expliquant les raisons de son suicide et ne pas le commettre finalement. Cette nuit de folie suicidaire constitue aussi une trame que la narratrice – écrivaine improductive pour l'heure, tout comme Witkacy un siècle plus tôt – va revivre elle-même. Seulement pour elle, la « bile noire » de la mélancolie va être expulsée de manière très physique : elle vit une parodie de révélation, un tournant transcendant, après s'être intoxiquée avec un poulet avarié.

Le ton ironique n'est pas là pour désavouer l'expérience transcendante du grand prédécesseur (Witkacy). Seulement les voyages métaphysiques de nos auteurs du XXI^e siècle passent avant tout par le corps. Voici ce qu'en dit Stasiuk :

Tout ce que tu vois, tout ce Pamir, magique et ancestral, est voilé par la fatigue, par la corporalité. Ton corps, qui t'est aussi un peu étranger, te sépare du merveilleux du monde. Oui. En plus des bagages, tu portes une viande chaude. Plus tu t'éloignes de la maison, plus elle est lourde⁴¹.

Et à Bator de lui répondre :

39. « [...] j'ai trouvé sur ma route un perroquet mort, avec des ailes vertes et un bec recourbé. Il ressemblait à un fugitif des *Boutiques de cannelle*, l'œuvre d'un démiurge, installé dans son grenier, et y créant une réalité s'opposant à la réalité friable de la rue des Crocodiles », « [...] znalazłam na swojej trasie martwą papugę o zielonych skrzydłach i zakrzywionym dziobie. Wyglądała jak uciekinierka ze Sklepów cynamonowych, dzieło demiurga żyjącego na strychu i tworzącego tam rzeczywistość w opozycji do miatkości ulicy Krokodyli » (*Wyspa łaża*, ouvr. cité, p. 15).

40. « [...] na wyspie, która skapuje z Indii jak szmaragdowa kropla, zastygła, by dręczyć kolejne pokolenia artystów pragnących zakosztować tropików, bezbronnych wobec nich ze swoimi piórami, pędzlami, szufladkami [...] » (*ibid.*, p. 47).

41. « Wszystko, co widzisz, cały ten nadprzyrodzony i przedwieczny Pamir, przesłonięte jest zmęczeniem, cielesnością. Własne, ale nieco obce ciało odgradza od cudowności świata. Tak. Oprócz bagażu dźwigasz ciepłe mięso. Im dalej od domu, tym cięższe. » (*Wschód*, p. 195.)

Le voyage laisse sur nos corps les cicatrices et les taches des brûlures solaires, piqûres d'insectes et herbes empoisonnées, il nous casse les ongles et abîme les dents, saccage les estomacs. [...] un vrai voyageur ressemble à un jardin botanique et à un zoo. Les pieds et les âmes des nomades obsessionnels sont comme la terre du Soudan, brûlée par la sécheresse, et les gens croisés sur la route nous semblent à la fois vivants et morts, ils errent dans nos esprits comme des zombies⁴².

Seule Olga Tokarczuk semble faire fi de sa corporalité et pour les besoins du voyage transforme son corps tantôt en barque, tantôt en valise « pratique, pas très grande et bien rangée », toujours prête à partir. Mais le corps subit une déformation (métaphorique), s'adapte pour les besoins du voyage, in-corpore les aléas de la route. C'est sur le corps que s'inscrit le voyage qui, avant d'être verbalisé, passe par le physique.

Pour conclure

L'autre trace palpable du voyage est l'écriture. L'acte de raconter, de créer des mondes littéraires est inhérent au mouvement. Nos trois auteurs ne cessent d'errer, de « naviguer » inlassablement pour permettre à la narration de se développer. *Narrare* n'existe pas pour eux sans *navigare*⁴³. La narratrice de Tokarczuk voyage à la recherche des sources de récits : elle poursuit les gens qui l'inspirent mais ne décrit jamais les lieux, pas plus que Stasiuk ou Bator qui ne s'attardent, paradoxalement, que sur la description des choses et des paysages sans aucun intérêt, car

Il en est de la description des choses comme de l'usage fréquent de celles-ci – elle exerce une action destructrice. De même que les couleurs perdent leur éclat et que les arêtes vives s'émeussent, ce qui est décrit dans les livres finit par pâlir et s'évanouir pour de bon. Cela est surtout vrai pour les lieux⁴⁴.

42. « *Podróż zostawia na naszych ciałach blizny i plamki po słonecznych oparzeniach, ugryzieniach owadów i trującym zielsku, łamie nam paznokcie i psuje zęby, dewastuje żołądki. [...] rasowy podróżnik przypomina ogród botaniczny i zoo. Pięty i dusze obsesyjnych nomadów wyglądają jak spalona suszą powierzchnia Sudanu, a spotkani po drodze ludzie są dla nas jednocześnie żywi i utraceni, snujący się na naszym umyśle zombie.* » (*Wyspa tza*, ouvr. cité, p. 290.)

43. J'emprunte cette association phonique de deux termes latins à l'article de J. Roszak, « *Narrare navigare – narracje hipertekstu* » [Navarre navigare – les narrations de l'hypertexte] dans H. Gosk, A. Zieniewicz (dir.), *Narracje po końcu (wielkich) narracji. Kolekcje, obiekty, symulakra* [*Les narrations après la fin des (grandes) narrations. Collections, objets, simulacres*], Éditions Ellipsa, Varsovie, 2007.

44. *Les Pérégrins*, ouvr. cité, p. 71 ; « *Opisywanie jest jak używanie – niszczy; ścierają się kolory, kanty tracą ostrość, co opisane zaczyna blaknąć, znikać. Dotyczy to zwłaszcza miejsc.* » (*Bieguni*, ouvr. cité, p. 79.)

À l'orée du XXI^e siècle, il n'est plus possible de décrire « simplement » les lieux qu'on visite, mais le mouvement engendré par le voyage permet de se mettre en récit soi-même. Bator et Stasiuk avouent, pour leur part, que le déplacement du voyageur leur est indispensable pour que se fasse le travail de la mémoire, sans lequel l'écriture n'existerait pas. Pour Stasiuk, « l'espace c'est la mémoire⁴⁵ », les souvenirs occupent bien plus de place dans son livre que le récit du voyage lui-même. Dans le monde globalisé les différences s'estompent et, finalement, l'écrivain-voyageur profite, pour emprunter cette formule à Bator, du « plaisir très narcissique qu'est le voyage », permettant de se concentrer surtout sur soi-même⁴⁶. À la fin de son livre l'écrivaine constate :

Maintenant, alors qu'un nouveau voyage lointain touche à sa fin, en éveillant la mélancolie, un autre tsunami revient : sous mes paupières, se déverse une eau noire, celle qui a inondé des mines désaffectées. Je peux y regarder comme dans un miroir et voir mon passé, et pourtant le passé que j'ai vu durant ce voyage n'est pas seulement ce qui s'était passé un jour. Le passé mis en récit fait partie du futur, et la vie a besoin et de la mémoire, et de l'oubli⁴⁷.

Et c'est à cela aussi que sert le voyage selon les écrivains post-voyageurs.

45. *Wschód*, ouvr. cité, p. 58.

46. « *Po raz kolejny dociera do mnie jak narcystyczną przyjemnością jest podróż, bo przecież człowiek wtedy zajmuje się głównie sobą.* » (*Wyspa Łza*, ouvr. cité, p. 281.)

47. « *Teraz, kiedy kolejna daleka podróż dobiega końca, budząc melancholie, wraca inne tsunami: pod moimi powiekami przelewa się czarna woda, która zalano nieczynne kopalnie. Mogę w nią popatrzeć jak w lustro i zobaczyć swoją przyszłość, ale przecież przeszłość, która zobaczyłam w tej podróży, nie jest jedynie tym, co się po prostu kiedyś wydarzyło. Opowiedziana przeszłość to część przyszłości, a życie potrzebuje i pamięci, i zapominania.* » (*Ibid.*, p. 292.)